

PRIS : FR. 4.—

Abel Lurkin.

Les Ronces de Fer

*Petits Mémoires
d'un Prisonnier de Guerre.*



Éditions Les
LA RENAISSANCE OCCIDENT
22, rue Cassini — PARIS 6^e.

Déjà dans d'autres vies, nous nous sommes battus contre ces gens là. Et nous nous battons encore. Eux comme nous, nous ne sommes pas plus sages en mourant.

XVI

Les détonations des pièces lointaines tonnent sourdes et régulières. Le vrombissement approche, halète, mugit et crève dans un craquement pierreux. La sonorité du choc participe du déchirement et du broiement. La carcasse du fort tressaille et vibre; les boulons giclent dans la carapace d'acier des tourelles; des éclaboussures de ciment jaillissent des voûtes bourdonnantes. Sur les murs intacts on écoute crépiter la rafale des moellons. Suffocante, une odeur de soufre pénètre par le pertuis de l'entrée, s'enfonce dans l'obscurité fumeuse des corridors où des hommes guettent, l'oreille tendue.

Seul, l'aboi prolongé de l'unique canon vivant répond par à-coups. Anxieux, nous entendons le bruit assourdi de l'éclatement lointain. Mais les autres se hâtent, accélèrent leur tir, accumulent les obus qui depuis trois jours, trois jours longs comme des semaines, choient sans répit, fracassant, émiettant avec une violence perfide et aveugle.

Le danger nous enveloppe, énorme, insaisissable. Il déchaîne une force terrible, traîtresse, presque occulte. Nous en vérifions la puissance, nous apprécions la précarité de notre sort, l'infime parcelle humaine que nous représentons en face de la tourmente.

Les brancardiers passent, suivis de docteurs affolés; ils portent des corps sur des civières grises tiquetées de rouge. Notre œil trouble les suit. Dans notre cerveau creux où il n'y a plus de force pour une pensée, il y a une place pour le sentiment de notre faiblesse, de notre infirmité. Devant la mort l'homme se fait tout petit et ce n'est pas par habitude. Et nous, qui aimons la vie, nous regardons la mort parce que le vent de sa course nous frappe au visage et nous n'avons même plus le désir de la craindre ou l'envie de l'éviter.

Nous restons cois, mornes, les tempes bruissantes, enfermés sous une cloche pneumatique qu'un génie mal-faisant flagelle de coups de baguette. Une ventouse invisible a pompé notre vigueur. Le choc de l'acier sur le béton ne nous arrache ni sursaut, ni frisson.

Il y a des siècles que nous veillons dans la nuit factice. Sur le ciment des pas graves sonnent un glas monotone. On voudrait dormir, dormir n'importe où, fût-ce sous l'enchevêtrement titanesque du fort écroulé, dormir.

XVII

Massés au milieu du remblai pierreux, contre l'eczéma sale des murs sinueux incrustés de mitraille, nous attendons. Nos oreilles habituées au craquement de l'artillerie bourdonnent, étonnées du silence compact. Là-haut, des pas cognent le silex de la route et un piquet

d'infanterie ennemie débouche sur la rampe d'accès. Un à un, les soldats allemands pénètrent dans le corps de garde désert. On entend le choc des crosses sur le lit de camp, le glissement des havresacs déposés.

Debout sur le pont de planches, un hauptmann nous regarde curieusement. Il s'avance, franchit la grille. Les pans du manteau bleu caressent le luisant des bottes. Sous la housse grise, la pointe du casque s'atténue.

Il s'arrête. Le commandant belge marche à sa rencontre. Saluts. L'Allemand tend une main large que le Belge secoue. Que cette poignée d'hommes du monde soit un aboutissement, une fin ou une sanction, nous en goûtons l'ironie.

--- « Tout le monde dehors ».

Nous gravissons les éboulis de pierres et d'argile. Au sommet du tertre, les soldats verts nous attendent, nous encadrent. Ils nous considèrent, nous méprisent, nous félicitent et ricanent. Ils allongent entre nous deux files vigilantes. Les baïonnettes brillent dans la lumière.

Prisonniers !! Nous avons envisagé la blessure, la mort, la victoire. Seule, cette éventualité nous avait échappé. Nous en subissons mieux l'amère emprise. De l'humiliation s'infiltré en notre âme, l'envahit, la noie. Une main froide nous serre le cœur, en fait goutter la dignité.

Le sentiment insidieux d'une déchéance nous pénètre. Plus jamais comme en cet instant, nous ne sentirons l'épouvantable impression d'un amoindrissement

personnel, brutal, impitoyable. Il y a toujours place au fond de nous pour un écoëurement ou une souffrance; il y a toujours un peu de nous prêt à se déchirer et à mourir.

Leur drapeau se balance dans l'air immobile, leur drapeau de peluche bleu sombre sur lequel éclate un aigle d'or éployé. Ils l'exhibent, ils le brandissent, ils le haussent au-dessus de leurs têtes réjouies, ils nous le fourrent dans le visage, à nous, qui n'en avons plus.

Mes compagnons sont pâles et graves. Ils regardent la haie goguenarde. Leurs doigts tremblent au bout des bras pendants. Des minutes passent. Le fardeau d'un malheur sans nom nous accable. Nous avons vieilli.

Un soleil paisible fouille les lointains. Il colore les villages fumeux et démolis, les maisons crevassées, zébrées d'emperlures noires, les ravines, les taches concentriques, qui mouchètent la calotte disloquée du fort, les bouquets d'arbres étêtés près des bestiaux éventrés, les plis du terrain onduleux où se blottissait l'ennemi, où chevauchent à présent des officiers casqués, gonflés d'une sérénité orgueilleuse.

Sourdes, éloignées, des détonations ébranlent le calme. Fugace, ténu, un espoir flotte encore.

Sur l'accotement du chemin bouleversé, des femmes pleurent dans leur tablier ardoise. Toi qui t'en vas, regarde. Elles prononcent des mots vulgaires et communs et pourtant leurs phrases réconfortent et touchent. Elles sont mal mises, hâves et sales et elles sont belles cepen-

dant. Elles sanglotent et agitent des mouchoirs chiffonnés. C'est la voix du pays qui pleure et se lamente.

Toi qui t'en vas, regarde ces femmes et aime-les. Elles sont l'adieu, l'encouragement et le souvenir.

XVIII

Nous quittons l'église à l'odeur fauve, où nous avons dormi au milieu d'eux, sur les dalles étroites entre les bancs oblongs.

Des uhlans nous précèdent, nous entourent, nous escortent et nous arrêtent au milieu de la petite ville. Derrière le rideau blanc d'une vitre, à la fenêtre d'un hôtel intact, la face blafarde d'un officier se penche, intriguée.

La rue escalade la colline ronde sur laquelle les hommes avaient bâti des maisons. Les pavés clairs s'étoilent de soleil, la lumière rit sur les ruines. Car le feu a mordu la ville : il enfonça ses dents rouges au ventre des usines, des villas et des chaumières, il troua la peau claire des façades, il humilia l'attitude des châteaux et détruisit l'ordonnance des places.

Les maisons portent des plaies chaudes, d'où s'échappent de minces filets de poussière. Des pans de murs allongent leurs cadavres de pierres parmi les solives carbonisées et les décombres noircis.

Pour tromper l'attente un fantassin débraillé distribue honnêtement quelque butin à nos gardiens dé-

ridés. Lance baissée, les uhlans se penchent; les cuirs gémissent. Gravement, ils happent des cigares, saisissent un flacon, le caressent, en brisent le goulot sur l'étrier. Gravement, ils boivent à la régala. Gravement les cigares s'allument.

Au-dessus des casques, la fumée dessine des tire-bouchons fantaisistes.

Une heure succède aux heures. Rangés par quatre, nous attendons sur un bas-côté du chemin. Quatre soldats bottés passent, courant et vociférant; ils traînent un veau pie qui regimbe, têtu et obstiné. Il butte et s'abat : les pattes frêles aux ongles tendres battent le vide. Il n'ira pas plus loin. Couchés sur lui les larrons le maintiennent, enfoncent en la sveltesse de l'encolure la lame mice d'un couteau. Rires et cris. Entre les pavés bleus, des ruisselets de sang sinuent, capricieusement.

La chaleur nous étourdit, nous suffoque. Nous attendons toujours. D'interminables charrois défilent. A notre aspect des « hoch » retentissent sur les caissons d'artillerie lourde et des têtes de bois sculpté s'éjouissent. Secoués sur des camions automobiles, des réservistes épais, paisibles et somnolents, fument la longue pipe de porcelaine du même air qu'ils pétunaient, assis sur le pas de leur porte. Hérissés de fusils et de mitrailleuses, des autos ronflent affublées de drapeaux de la Croix rouge. Des batteries d'artillerie légère nous dépassent au trot. Les hommes sont hautains, altiers et rogues. Avec générosité, ils nous décochent des coups de cravache.

Et le défilé reprend, se poursuit, se bouscule, se presse. C'est un débordement, une ruée. Mais voici qu'un officier à barbe blanche fait arrêter sa voiture en tête de notre colonne. Il s'informe; obséquieux, le lieutenant d'uhlans le renseigne. Il incline la tête, il fait un signe.

Le troupeau pitoyable avance enfin tandis que le doigt ganté touche le dos du chauffeur et que la voiture repart. Droit sur les coussins, sévère et un peu triste, les yeux dans nos yeux, la main au casque jusqu'à ce qu'il ait dépassé le dernier captif, le vieillard salue gravement.

Que salue-t-il ? Le courage malheureux ? Non. La bonne volonté découragée.

La Plante

Elle avait surgi ardente, nerveuse et souple. Elle pointait, triomphante et jeune, cambrant la tige et dressant des boutons, promesses de fruits futurs. Vivace et robuste, sa chair verte luisant au soleil, ses racines griffant le sol savoureux, elle tendait ses feuilles ondulantes dans la vive lumière du matin.

Du Nord, un souffle rauque et froid la secoua, la coucha, la tordit comme un lambeau d'étoupe. Le tuf déchiré s'entr'ouvrit, des coutures noires et rouges gercant ses sillons. Flétries ou écrasées, d'autres plantes gisaient.

Alors, un jardinier brutal passa qui l'arracha et s'en fut l'enfoncer très loin, dans la terre ingrate et rude où vivote seule la bruyère grise.

Maintenant, elle s'étirole. Ses feuilles se rident, se plissent et se roulent comme les bavures d'un parchemin vieilli. En vain, ses racines glacées cherchent le terreau natal fertile et doux; elles se meurtrissent aux croûtes sèches d'une écorce coriace qui se crevasse autour d'elles. Au vent acide, elle balance sa tête creuse, sans conviction. Elle tâte l'inconnu et sonde le néant. Elle tend ses fibres comme des membres, ses feuilles comme des mains et les feuilles se crispent dans le brouillard et les nervures giflent un air hostile et muet. Du soleil qui jadis la

caressait il n'est demeuré qu'un rayon glauque qui souligne sa maigreur.

Pourtant un peu de sève monte encore dans sa tige comme un sang pauvre affleure au derme jaune. Elle concentre ce reste de vie, elle s'entête, elle s'obstine. . . .

Elle écoute, dans la nuit, les mille bruits de la terre. L'ombre lui apporte l'odeur chaude, amère et pure du sol qu'elle a quitté et elle ferme ses fleurs palpitantes.

L'âge de la Soupe

Le train serpente, s'essouffle et râle. Il gémit et se désaltère à la pompe biscornue d'une petite gare à damiers, cravatée d'un jardinet caillouteux où s'altèrent trois rosiers défraîchis. Là-bas, le profil autoritaire de maisons à mâchicoulis et à donjons se détache sur un rideau de branches feuillues.

Au long du quai, des employés galonnés s'affairent. Penchées au portières des wagons, nos sentinelles gesticulent, loquaces. Energiquement, des voyageurs leur viennent serrer la main et y poser des cigares.

Le village tout entier est venu nous regarder passer. On a amené les enfants : ils crispent une menotte impuissante et bavent des injures. Collés à la barrière verte en claire-voie qui borde le jardinet, les groupes nous conspuent. Un bedon corseté de blanc s'incrute aux creux des losanges verts des treillages. A côté d'un chapeau fleuri d'églantine, un veston d'alpaga se démène avec fureur. Dignes, deux redingotes étriquées se froncent. Des tabliers blancs frisottent. Par dessus la barrière, les faces rougeaudes et suantes, les faces hargneuses se contractent, menacent et vitupèrent. Les gestes sans grâce s'inscrivent dans la lumière poudrée. L'outrage heurte notre flegme contraint, notre immobilité compassée, notre silence pesant.

Le train siffle, hoquète et repart. Les badauds furibonds et grotesques s'estompent dans le crépuscule pous-

siéreux puis disparaissent à un coude de la voie. Nous ne les reverrons jamais et nous les verrons toujours.

Ballottés sur les planches résineuses, cahotés entre les cloisons rugueuses de wagons à bestiaux, nous promenons à travers la Prusse notre indifférence étudiée et notre orgueil saignant. Nous avons croisé les trains militaires bondés de soldats rugissants, uniformément tondus. Nous avons plastronné dans les gares en rumeur de villes effervescentes parmi les bourgeois adipeux aux poings tendus et les femmes viriles au crachat précis. Des foules nous ont honni. Il a fallu abdiquer et l'amour-propre et un peu d'honneur. C'est beaucoup à la fois. Nous sommes désemparés et mornes.

L'ombre descend aux gouttières des aspérités qu'érige le Taunus montagneux. Quelques vergers étalent leur nappe mouvante où se convulsent des troncs rabougris. Déjà des lumières incertaines palpitent, accrochées aux mamelons ou éclosent dans le fourmillement de combes peuplées. Serrés les uns aux autres, nous sommeillons. La fatigue tire nos traits salis. Voici la nuit : on verra moins notre masque douloureux. Nous voudrions y rester toujours, y cacher notre peine et peut-être nos larmes. La honte est amie des ténèbres.

Le long voyage se poursuit : halliers, bruyères, villes de briques rouges, landes et pins défilent sous la lueur confuse filtrée par les vitres embuées. Des heures de Limbes.

Enfin, définitivement, le train stoppe dans la nuit.

Ankylosés, nous assouplissons nos membres à l'irrégularité d'une marche saccadée, au rythme des rauquements articulés. Derrière la gare, un village sème ses demeures. Il dort. Les maisons aveugles fixent sur nous l'œil éteint de fenêtres obscures. Nos souliers râclent les pavés dodus. Voix anonymes, des harangues fleuries de jurons viennent s'enrouler à nous, décochées d'une tonnelle bachique.

Sans pensée, mus par je ne sais quels réflexes, nous marchons. La route abandonne le village et s'enfonce sous un bois. Des volutes de sable tourbillonnent aux plis de nos capotes, flottent pesamment dans la nuit, au ras du sol jaune.

A l'entrée d'une clairière des « Halt ! » se répercutent. C'est un signal. La lune surgit d'un nuage festonné. Des prairies étendent leur tapis baigné d'une clarté bleue très douce. Poussés au hasard, de maigres bouquets de pins piquent leur pinceau noir. Lentement, des ombres se coulent à leur pied. Un vent paresseux s'attarde. Le beau décor d'Opéra !

--- « Il vous faut... dormir... à la paille ! »

Juché sur un tas de troncs écorcés, le bras levé dans une direction nette, un Allemand gigantesque clame ces paroles rugueuses. Les gardes s'écartent et dessinent un large cercle. En désordre, les files se rompent, le troupeau se disperse, ardent à moissonner la meule informe devinée dans l'ombre. La brassée des brins pétillant sous le bras replié, on cherche un coin propice au repos.

Dans l'herbe, sourdent des flaques équivoques. Tant pis.

Sous la lune blafarde, le nez dans la paille, les reins calés entre les touffes humides, il convient de chercher le sommeil lourd qui tombera sans plus attendre, écrasant l'angoissante rancœur, l'humiliation, le dégoût.

C'est l' Bon Dieu qui paie la veilleuse....

II

Le soleil pointe quand on s'éveille, trempé de rosée et claquant des dents. La sévérité de sapins côniques et de sentinelles grommelantes clôture le pâturage. L'acier luit au fil des baïonnettes. Un brouillard vaporeux rôde sur les prairies. Des routes sales rampent vers l'horizon flou. Vaguement, des bâtisses asymétriques s'estompent dans le lointain : le camp de Senne. A l'orée d'un bois percé de lumière, des cuisines roulantes fument délicatement, semblables à de minuscules locomobiles. Par dessus l'éparpillement des gerbes, les visages fripés et hagards se déplient, un à un. On baille, on s'étire, on grelotte. La touche tiède d'un rayon agace les mains.

Au bout du pré, parmi les mares, des doigts gourds mouchent une pompe enrhumée. Sur l'évier de bois verdi l'eau argentée délaie les poussières et les suies du chemin. Au centre des groupes, près d'un adjudant soupçonneux, un Allemand blême distribue des pains rectangulaires, massifs et bruns. Les captifs marchent, s'asseyaient dans le gazon gras, frissonnent, fouillent leur

chétif bagage, fixent sur le vide des yeux grandis. Ils s'assemblent, échangent des récits de prouesses ou de péripéties, des lamentations, des protestations d'énergie. Ils s'isolent pour rêvasser, pour raisonner, pour maudire. Leur pensée s'envole et ne revient pas.

Les heures fuient, bientôt brûlantes. Insensiblement, le troupeau se masse, s'allonge en poses alanguies dans l'étroite bande d'ombre qu'étale la lisière du bois.

Un cavalier au galop s'accentue et grandit sur l'uniformité de la plaine. Des commandements nous cinglent. L'air est immobile et lourd, la chaleur pèse. Les herbes, les arbres, les moissons rares sont figés. Pas un oiseau, pas un homme dans les champs engourdis.

Par un route plate aux ornières de sable jaune nous avançons vers le camp, hameau de casernes revêches à faces de dominos, baraquements de tôle ondulée disposés parallèlement dans le sable noirci entre des bosquets maigriots. D'autres prisonniers déjà lâchés dans la rectitude des préaux, nous scrutent, nous hèlent, maintenus à distance par des gardes bourrus. On nous arrête le long d'une façade ajourée. D'un bras raidi, un officier bleu de Prusse coupe dans notre alignement et chaque tranche court à sa chambre dans l'édifice sonore et plâtré !

Nous mesurons l'inappréciable bienfait d'une demi-liberté. L'œil inquisiteur, malveillant, humiliant, l'œil de l'ennemi s'est écarté de nous; nous secouons le malaise qui nous pénétrait. Il faut s'étourdir, grandir une gaieté bruyante en proportion de tout ce qu'il im-

porte de cacher derrière elle de pénible, d'un peu mystérieux.

Sortons, à la découverte. Les dominos, les longues cabanes sur pilotis de briques sont disposés en un ordre méthodique et correct. Une chaussée poudreuse les borde ourlée d'arbres touffus. La cohue tourbillonne, papillotte dans les nuages concentriques que les pas créent sur le sable en poudre. Elle varie, elle sinue, elle ricane. Au hasard, on flâne, on erre. Des conversations, il résulte que la situation est neuve sans beauté, originale sans noblesse et qu'il en faut prendre son parti. Mais personne ne s'y résigne. Dans le tumulte général, chacun promène une détresse profonde avec de grands airs détachés.

III

Avec des façons hautaines, des soldats prussiens nous toisent. Car Senne est un camp allemand et des bataillons y attendent encore l'ordre de départ. Ils amorcent la conversation. En un français correct, ils s'informent, commentent, expliquent.

--- « Oui, je viens d'Anvers. »

--- « Moi, j'ai été rappelé à Lille. »

--- « Moi à Bruxelles,... moi à Reims. »

Goguenards, ils crient. Leurs yeux mauvais pétillent et nous méprisent. Mieux vaut la violence de leurs frères d'armes qui nous montraient le poing et crachaient des

injures. Peu nombreux, au reste, ces Allemands sont submergés par le flot des prisonniers. Ceux-ci, de nationalités diverses, fraternisent et occupent des loisirs mal appréciés et peu attendus. Assis sur des tonneaux vides, épaves de précédentes beuveries teutoniques, un dragon, un cuirassier et deux chasseurs scandent une manille hurlée. D'autres rôdent aux environs des cuisines, rapidement découvertes, d'autres fument, assis par terre, le dos au soleil.

Très « gentlemen » des civils anglais font la lessive, gravement. A deux pas d'une pompe à main, ils ont installé sur une immense table de bois-blanc, des seaux, du savon glaireux dans un vieux journal, des brosses moustachues et une pile de linges mouillés. Ils ont relevé sur l'avant-bras leur manchette empesée. Flegmatiquement, ils s'escriment. Les brins de chiendent grincent sur la toile mouillée et des éclaboussures de mousse pointillent les souliers vernis, le pantalon au pli marqué.

La cocasserie bouffonne et tragique d'uniformes belges se pare d'un ridicule sans portée en égard à l'héroïque passé. Des soldats de régiments hybrides, mi-piou-pious, mi-cavaliers, des fantassins en pantouffles, des artilleurs en chapeau de paille déambulent et narguent les sourires. Des amis se retrouvent et plaisantent. L'aventure se corse d'un naturel de comédie.

--- « Ce sacré X., crie quelqu'un, on le rencontre partout. »

Et il tombe dans les bras d'un chasseur chauve dont

la pélerine à créneaux laisse voir un chandail écarlate.

Les bourgeois du pays viennent contempler le spectacle. Ils ont amené leurs femmes qui sautillent, accrochées à leur bras. Certains d'entre nous haussent le ton, lancent des œillades, tendent le mollet dans le pantalon décousu. La jaquette penaude, les bourgeois étonnés emmènent leurs épouses rougissantes.

--- « Herr General ! » menacent des sentinelles inquiètes.

Un cheval haut sur pattes balance doucement un vieillard à binocles, vêtu de bleu, botté de jaune et coiffé d'une casquette plate. Il passe, la tête haute : derrière les lunettes, deux yeux fureteurs s'allument et guettent. Un clairon rauque ânonne des notes plaintives, lugubres.

La nuit tombe. Et aussi le bruit, les cris, la gaieté factice, éphémère. Nous contemplons l'obscurité, avidement. Elle se referme sur nous, elle oppresse. Nous sommes trop fiévreux, trop agités pour réfléchir. La douleur coule en nous, fluide, incertaine. Elle n'a pas eu le temps de déposer, nous ne n'analysons pas encore.

Du passé s'impose à nous. face à la morne tristesse du présent. Il s'acharne, il nous harcèle l'esprit de souvenirs, il nous larde. Des sentiments indéfinissables, des impressions fugaces nous hantent. Bouillonnants, ils ne se sont pas encore ordonnés. Mille piquûres nous tourmentent. Notre sensibilité écorchée les situe mal. Nous sommes encore trop près de l'acte pour le juger, pour en haïr tous les effets. La destinée nous a arraché des

objets qui meublaient, charmaient notre vie et lui donnaient du prix. Nous regardons saigner la plaie, sans comprendre.

IV

--- « Vous, mieux ici qu'en campagne, çà je garantis ! »

--- « Du lachst noch, schwein ! »

--- « Viel essen, viel essen, in Deutschland... »

Ces derniers mots s'accompagnent d'une mimique expressive, encourageante et vorace. Nous quittons Senne. Plantés sur le pas des portes, les indigènes nous interpellent impétueusement. Du camp à la gare, une pluie d'apostrophes cingle bruyamment, tombée des bouches humides et des moustaches drues. La perspective du voyage est faite pour séduire ; mais elle s'arrête au bout d'un intérêt flétri. Pourtant nous nous habituons aux marques d'allégresse que soulève notre passage.

Le train peut s'attarder. Pour un peu nous trouverions sympathiques les bonshommes en pain d'épices et les femmes en carton. Contents de vérifier un paysage pressenti, nous en goûtons la hideur, silencieusement.

Voici Hanovre, ville gaie dont les maisons modernes haussent dans la verdure leurs murs de briques balafrés de pierres de taille, écussonnés de faïences et de céramiques éclatantes, leurs fenêtres-écoutilles, leurs gargouilles art-nouveau, leurs pignons bastionnés. Voici Minden, ville fruste coiffée de cheminées, gare bruyante,

rutilant de lumières dans le crépuscule.

Dédaigneuses, hommages et impassibles des dames de la Croix-rouge présentent des cigares aux sentinelles. Les employés taciturnes évoluent avec lenteur tandis que, les yeux blancs, la main convulsive devant une bouche avide et béante, des voyageurs accentuent le sempiternel :

--- « Viel essen, viel essen in Deutschland ! »

Une main se tend, un coup de sifflet. Les fils télégraphiques chantent leur plainte. Entassés, raidis, nous nous engourdissons. A l'ouverture latérale du wagon que tranche une chaîne tendue, les gardes vacillent. Le train tousse, éternue, ralentit, vire et repart dans l'encre qui noie les plaines couturées de haies ou ponctuées de bouleaux tremblants. Convoi lugubre, convoi pitoyable, convoi de vaincus qui traînent leur lassitude et leur misère abruties à travers le pays de l'ennemi. La tête sur les genoux, on s'enlise dans un sommeil haché de cauchemars.

Le petit jour. C'est encore la lande, la lande agreste et broussailleuse, immense et plate. Le train suffoque, arrête le cahotement uniforme de ses boîtes semi-hermétiques. Une gare de briques noircies étiquetée d'une pancarte : « Munster ».

Nous nous essayons dans un chemin creux qui enlace un village clairsemé puis débouche au milieu d'un camp grouillant d'Allemands équipés et de prisonniers dépenaillés. Baraquements étriés et sordides, flaques

de sable noir, ronces de fer, sapins aigres. Sévèrement maintenus et comprimés, nos frères d'infortune imprimant dans le désert de l'enceinte de vastes figures géométriques.

Le chemin dégringole, coupe d'un ruban de sable plus clair l'ombre des pins chauves. Dans une plaine de bruyères que borde le liséré vert d'une forêt, des marais exigus luisent sous le soleil à côté d'un rectangle de palissades neuves. Par dessus la symétrie verticale des planches s'aperçoivent les carapaces jaunes de tentes oblongues. Une porte arrondit son cintre au milieu de la cloison qui nous fait face. Deux manteaux bleus s'avancent. La porte grince. Le rang sombre s'aligne devant les dix tentes de toile citron. Debout sur un tertre un officier grêle discourt.

Un soleil dru mord nos chairs. Les mots acérés et haineux mordent nos âmes. Une cravache fouette l'air. Le sifflement convulsif ponctue les hésitations d'une élocution laborieuse.

--- « Défense de fumer, défense de s'approcher des palissades, défense de garder tout objet tranchant ou pointu, défense de chanter, défense de crier sous peine d'être « fousillé » ! »

L'officier blême tient à ce mot. Il le répète, il le savoure, il s'en gargarise, il le lance humecté de joie méprisante et hautaine, il le redit encore et pour donner à la menace un poids plus tragique, il ajoute :

--- « Fousillé avec le baïonnette ! »